

de se faire une idée, attendu qu'elle n'appartenait à la mode d'aucun temps et d'aucun pays. Deux yeux verts, brillant comme deux émeraudes derrière les garnitures de dentelle, donnaient cependant un air de vivacité, de ruse et d'intelligence à cette figure bilieuse.

Le reste de sa personne était perdu dans une robe de soie verte dont la capacité devait être en partie remplie par de volumineux jupons, car à voir les mains microscopiques qui sortaient de cet amas de vêtements, il était impossible de croire à l'embonpoint de leur propriétaire.

Tout cela formait une créature assez disgracieuse, et certes, si, comme le croit le vulgaire, la laideur physique est souvent l'indice d'un caractère acariâtre, on pouvait supposer que madame Bianchi ne rendait pas parfaitement heureux ceux qui vivaient sous sa dépendance immédiate.

Cependant, au moment où les deux voyageurs, conduits par Thérèse, s'avançaient vers la maison, la vieille Corse avait fait trêve à cette humeur revêche qui lui était habituelle.

Etendue dans son fauteuil, dont une de ses mains serrait le bras pendant que l'autre était appuyée sur une table chargée de registres, elle écoutait son intendant Césario lui rendre compte de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le prétendu Charles Labecchio.

Il y avait sans doute dans ce récit quelque chose qui flat-
tait bien agréablement la vieille dame, car elle faisait répéter cent fois la même chose à son complaisant interlocuteur ; puis elle riait, toussait, et prononçait quelques mots entrecoupés, que venait bientôt interrompre un nouvel accès de rire et de toux.

—Ainsi donc, mon pauvre Césario, dit-elle d'une voix aigre dans un intervalle entre deux quintes, le jeune gaillard est bien tel qu'on l'a représenté... un véritable ouragan ? Et tu dis qu'il a six pieds de haut et des mains larges comme des battoirs, qu'il est vif, emporté, audacieux... qu'il a voulu te battre ? Ah ! ah ! ah ! Ne m'as-tu pas dit qu'il t'avait battu ?

Un fou rire, compliqué de toux, força encore madame Bianchi de s'arrêter. Césario attendit avec respect que sa maîtresse fût calmée, et reprit d'un air de flagornerie :

—Ai-je dit qu'il m'avait battu ? Non, non, madame, quoique je crois qu'il ne serait pas prudent d'échauffer la bile à ce bon monsieur Carlo... Non, il ne m'a pas battu ; mais, comme je vous l'ai dit, Marliani l'a échappé belle...

—Et Marliani aussi ! s'écria la joyeuse vieille ; quoi ! il a été sur le point de se prendre de querelle avec Marliani sans le connaître, sans savoir... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que je vous remercie ! continua-t-elle en se renversant dans son fauteuil et en levant les mains au ciel, tous mes vœux vont être comblés ! J'en deviendrai folle ! J'en mourrai de joie !

—Je ne veux pas troubler la félicité de ma chère et respectable maîtresse, reprit l'intendant avec humilité ; mais je l'engage, avant d'exécuter ses projets, à bien examiner...

—Tais-toi, tais-toi, Césario, dit madame Bianchi sévèrement ; songe que pendant le séjour de mon neveu tu n'es plus rien ici, rien que le premier de ses domestiques. Non, je ne veux plus t'entendre ! N'est-ce pas toi qui m'avais tourné la tête avec tes soupçons ridicules ? N'est-ce pas toi qui m'avais fait croire un moment que mon frère voulait me tromper, que Charles n'était qu'un mirliflor de Parisien comme celui qui l'accompagne ? Tu te crois bien fin, Césario, et tu as pensé faire un coup de maître en prévenant à mon insu Marliani de l'arrivée de Carlo Labecchio ; tu n'as fait que seconder mes projets. On saura du moins dans le pays que notre vieille famille a encore un bon défenseur. Toi, aussi bien que les autres, tu ne connais pas mes secrets... Parce que je te consulte quelquefois, tu te crois l'insolence permise ; prends garde de te faire ici l'ennemi de ceux qui bientôt peut-être seront tes maîtres !

A cette terrible mercuriale, Césario s'inclina si bas que son front touchait presque les pieds de madame Bianchi. Il allait s'excuser peut-être, lorsque le bruit des pas des arrivants se fit entendre dans l'escalier.

Madame Bianchi prêta un moment l'oreille ; puis tout à coup repoussant par un mouvement brusque la lanelle qui enveloppait ses jambes, elle saisit une canne en béquille placée à portée de sa main, et se leva debout. Puis, au grand étonnement de Césario, elle s'avança seule vers la porte, comme si la joie venait d'opérer en elle une guérison instantanée et miraculeuse.

—Ne faut-il pas que je reçoive dignement le fils de mon frère, le précieux rejeton de ma famille ? dit-elle, en se plaçant en face de la porte.

Thérèse entra la première, et en voyant marcher sa tante qu'elle avait laissée faible et souffrante un moment auparavant, elle ne put retenir un cri de surprise.

Quand aux deux jeunes gens, en apercevant tout à coup devant eux cette étrange créature, haute tout au plus de trois pieds et demi, appuyée sur sa béquille, empaquetée dans ses vêtements, ridés et hideuse comme la fée malfaisante et bossue des contes d'enfants, ils restèrent pétrifiés.

Paul Duvert, surtout, qui s'attendait à trouver dans la terrible madame Bianchi une femme imposante et majestueuse, fut sur le point de laisser échapper un bruyant éclat de rire. Heureusement un regard suppliant de Charles le retint à temps, et tous les deux cachèrent l'expression de leur visage, quelle qu'elle fût, par une profonde inclination.

—Je vous salue, messieurs, dit madame Bianchi avec un air de dignité qui sembla la grandir aux yeux des assistants ; le jour de votre arrivée est un jour de bonheur pour Casabella et pour tous ceux qui l'habitent... Monsieur Duvert, continua-t-elle en se tournant vers Charles avec une politesse froide, considérez cette maison comme la vôtre... Et vous, mon neveu, ajouta-t-elle en regardant Paul avec des yeux où se peignirent à la fois l'admiration, la joie et l'orgueil, embrassez votre tante, votre amie, celle qui veut être pour vous une véritable mère.

Ces paroles furent suivies d'un geste affectueux et impératif à la fois, qui indiquait clairement à Paul ce qui lui restait à faire.

Malheureusement Paul ne s'était pas préparé à cet accueil par trop bienveillant ; il hésita à remplir une formalité qu'il avait trouvée si douce à l'égard de Thérèse Bianchi. Un geste de son ami lui montra ce qu'il ne voyait que trop bien.

Aussi se retournant brusquement, dit-il d'une voix altérée, comme si l'émotion l'empêchait de comprendre exactement le sens de l'invitation qui lui était adressée :

—Ma tante, ma bonne tante, ma bien-aimée tante... je ne sais comment vous exprimer le plaisir, le saisissement...

—Dans mes bras ! dans mes bras ! répéta madame Bianchi avec émotion en joignant le geste aux paroles.

Cette fois il n'était pas possible d'é luder la volonté nettement exprimée de la vieille Corse. Cependant Paul balançait encore ; il fallut que Charles le poussât par un mouvement inaperçu des assistants dans les bras de la bien-aimée tante. Le pauvre garçon s'exécuta en jetant sur son ami un regard de douloureux reproche.

La petite scène que nous venons de décrire avait duré tout au plus une minute ; cependant madame Bianchi sembla en éprouver quelque fatigue, et Charles, qui s'en aperçut, lui offrit poliment son bras pour la reconduire à son fauteuil.

—Non, non, pas vous, dit-elle avec un dédain peut-être involontaire ; toute faible que je suis, vous paraîsez aussi faible que moi... Soutenez-moi, mon neveu. Votre bras est robuste, à vous ; vous pourrez être un ferme appui pour votre vieille tante !

De ce moment, Charles comprit quel eût été son sort s'il se fût présenté à sa parente sous son véritable nom. Il n'avait pas d'illusion à se faire : dès le premier abord, il avait déçu.

VII

Quelques heures plus tard, tout le monde était réuni dans une salle à manger, aussi nue et aussi délabrée que le reste de la maison.